

NOUVELLES

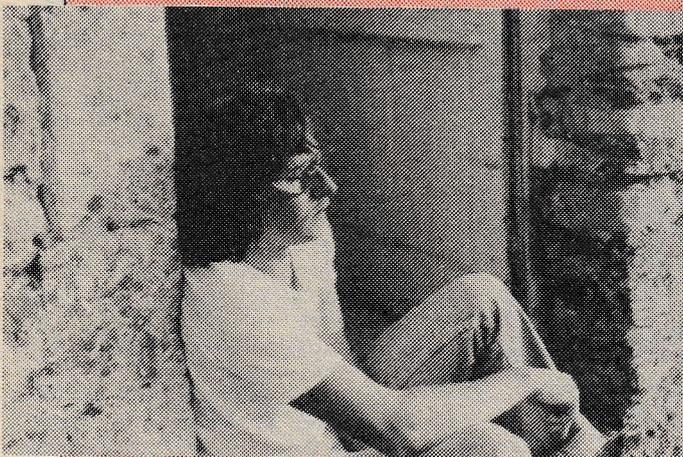
**JE DECLINE
TOUTE RESPONSABILITÉ**

Ami lecteur, bonjour ! Je suis le héros de cette histoire. Tout repose sur mes épaules. Je me sens écrasé de responsabilité. Il est bien clair que ça flatte l'amour-propre, cette position de personnage principal. De ma place, j'imagine les rancœurs et les jalousies que je dois susciter. Il y a tous ceux qui ont été écartés au dernier moment, et les autres, ceux qui surgiront en cours d'histoire, les faire-valoir, les personnages secondaires. Mais quelle angoisse !

En ce moment, je suis assis à une table, dans une cuisine. Pour passer le temps, je bois une tasse de café que mon auteur a eu la bienveillance de me servir. Et j'examine les lieux : c'est une cuisine modeste et assez spacieuse. Table et chaises en formica gris, à pieds métalliques. A en juger d'après la cuisinière, une de ces increvables « Le Rêve », la faïencerie jaunâtre de l'évier, le globe blanc du plafond, je dois me trouver dans une habitation des années 50 — 60. Tout n'est pas très fonctionnel ; par exemple, l'armoire à vaisselle occupe la paroi parallèle à celle de la cuisinière. Et puis, ça manque de propreté. Si je pouvais, je me lèverais, je saisiserais le torchon entortillé au robinet et le passerais sur cette table constellée d'auréoles et collante par endroits. D'un revers de la main, je chasse des miettes qui vont grossir une couche déjà assez impressionnante de reliefs divers où je reconnais des grains de riz, des brins de macaroni, des feuilles de romarin, des cure-dents, des agrafes et des cheveux, le tout entremêlé dans des cocons de poussière. Un coup de balai s'impose. Seulement j'en suis réduit au bon vouloir de mon auteur, dont j'ignore évidemment les intentions. Cette saleté qui m'entoure s'accorde-t-elle à mon caractère, représente-t-elle un indice destiné à renseigner le lecteur ou ne serait-ce que pure négligence de sa part ?

Il n'y a qu'à attendre, monsieur pense pour moi ! Alors je porte mon regard vers la fenêtre, une fenêtre assez haute aux montants peints en blanc. Mais pour y voir, me situer un peu dans le vaste monde, bernique ! Deux rideaux aux plis opaques, enchâssés dans des triangles, ont été appliqués contre les vitres : impossible de savoir si j'habite en ville ou à la campagne. Si je me fie au mobilier et à la qualité du silence, il se pourrait que je vive en Suisse, comme mon auteur. Mais rien n'est moins sûr : on dit que c'est un pays propre. Au siècle du libre-échange — suis-je un héros cultivé de naissance ou mon auteur est-il en train de me bourrer le crâne ? — rien n'interdit de penser que je gête sur territoire français, ou belge, ou hollandais, voire en Europe de l'Est ou n'importe où ailleurs. Et même, sait-on jamais, vu que mon auteur carbure passablement du bonnet, dans un pays imaginaire. En tout cas, il m'interdit pour l'instant de recueillir des renseignements précis, bien que j'endure le plus complet désœuvrement. A vrai dire, sans le fil secret qui me relie à son âme, ma seule assurance en ce monde, je céderais maintenant à la panique. Pour un héros, il n'est de pire supplice que l'attente. Alors que j'ai besoin de l'aplomb que procure l'action — ma raison d'être — je commence à douter, je me mets à réfléchir à ma situation et à ma condition. A ma gauche, en face de la fenêtre, je vois une porte. Elle m'angoisse, cette porte entrouverte. A tout moment, elle peut s'ouvrir sur un personnage inconnu et je devrai me lancer, répondre aux espoirs que mon auteur a placés en moi. Me permettra-t-il de sortir de cette affreuse cuisine ?

A mon avis, il serait temps que mon auteur prenne une décision et me fasse bouger. J'espère, ami lecteur, que tu t'ennuies moins que moi : j'ai le sentiment que cette histoire, sauf une impulsion, un coup d'accélérateur, va s'enliser dans un fiasco. Même en admettant qu'il s'acharne à camper le décor, il ne faudrait pas abuser de ta patience. Je le devine en train de me fixer derrière ses lunettes de son regard halluciné. Immobile, stylo pointé à quelques millimètres du papier au début de la phrase suivante. Parfois, sa main s'élève jusqu'à son nez et le poussoir de son outil frôle ses narines, tandis que l'auteur scrute au loin comme dans l'attente d'un miracle. Il se donne des mimiques de penseur, prend des airs inspirés, mais je crains qu'il n'ait encore aucune idée, aucun projet. Sauf son respect, je dirais qu'il ne vaut guère mieux que moi, personnage largué dans un univers incompréhensible et qui s'interroge douloureusement. Sa chance, c'est d'être tombé dans un monde où il peut transformer ses interrogations et ses angoisses en prestige d'écrivain. Et ma chance à moi, c'est que cet homme réel ait daigné m'extirper du néant de ses songes pour m'installer dans cette cuisine. Pour lui, le plus dur consiste à rendre crédible mon existence (va-t-il se réveiller, oui ou non ?) et pour moi c'est d'ignorer ses desseins, m'accommoder de ses fantaisies et de ses hésitations, de son inertie, obéir au doigt et à l'œil quand même je sais son inspiration défaillante. Je dois me contenter d'être élu, écrit et lu (encore que, l'honneur d'être lu lui revienne en priorité). Crois-tu, ami lecteur, qu'il condescendrait à un petit signe de connivence, de manière que je me sente moins abandonné ? Suis-je un héros sympathique ou

QUI SONT-ILS ?**JEAN-BERNARD
VUILLÈME**

Né en 1950. Vit à Cortailod (NE). Journaliste. A publié deux romans, « La Tour intérieure » (1979) et le « Règne de Pléthore » (1983), ainsi que des contes et des nouvelles, « Pléthore » (1982). Manuscrits en chantier.

antipathique? Est-ce que mon auteur me porte dans son cœur ou ne m'a-t-il choisi que pour soigner une obsession, se libérer d'un penchant inavouable? Plus le temps passe, plus je me demande si je ne me suis pas bercé d'illusions. Peut-être qu'il me garde en réserve, avec une tasse de café pour tenir le coup, au cas où le véritable héros tomberait victime d'une défaillance ou d'un attentat. Ainsi, l'histoire suivrait actuellement son cours en dehors de moi et mon rôle se résumerait à celui du bouche-trou.

Bon, c'est normal: il ne peut pas tout me révéler avant d'avoir écrit. Les héros découvrent petit à petit leur destinée au fil des événements. Justement, en qualité de héros, je proclame qu'une littérature digne de ce nom donne leur chance aux personnages. Nous devons nous mouvoir, parler, aimer, haïr, comploter, nous fâcher.

Bref, le lecteur compte sur notre existence. S'il est créé à l'image de mon auteur, sa vie représente déjà un tel imbroglio de soucis et de difficultés qu'il ne va pas encore tourner en rond dans les problèmes métaphysiques d'êtres imaginaires. Vraiment, j'ai bonne mine à poireauter dans cette cuisine, perdu dans mes soliloques sans qu'il se passe rien. Hé! L'auteur! Je ne suis pas un philosophe, je suis un personnage! Réveille-toi!

Ah! enfin, voilà la cafetière! Elle tombe bien, celle-là: ma tasse est vide. Cependant, au risque d'outrepasser mes compétences, je me permets de remarquer, ami lecteur, que ça ne tient pas debout. Crois-tu qu'il m'aurait permis d'aller la chercher? Mais non! Paf! surgie devant mon nez, sur la table! Quel manque de sérieux! On n'a jamais vu, dans aucune cuisine du

monde, une cafetière déborder de cette manière devant quelqu'un. Il s'agit d'une cafetière-thermos à armature de fer fichée dans deux supports de plastique et décorée d'une fleur jaune, un objet banal qui confirme mes premières impressions: je suis un héros contemporain.

Et tendant un bras pour la saisir, je vois ma main, et pendant que je verse, mes yeux glissent le long de mes manches. J'en laisse déborder ma tasse et une flaque se répand. Quel choc! Figure-toi, ami lecteur, que je suis en train d'écrire. Au bout de mes doigts fins, dans ma main droite, danse un stylographe. Et devant moi, mes pensées s'étagent en phrases bien ordonnées, d'une belle écriture noire. Aussitôt, j'ai déposé la cafetière et le stylo. Et j'ai relu, dans l'espoir que ça n'en finisse jamais.

Mais j'en arrive à cette dernière phrase qui s'abîme dans le vide terrifiant d'un quart de page blanche. A force de critiques, j'aurai vexé mon auteur. Il est entré en rébellion et s'est volatilisé pour se fondre en moi, devenir à son tour un personnage. Je le sens qui me torture, au profond, je l'entends qui se rit de mon incapacité, tandis que je me dilue et qu'il exige le point final.

LE PERSONNAGE

Note de l'auteur: je décline toute responsabilité.

Librairie Soleil d'Encre

- Vente par correspondance franco de port
- Carte-fidélité
- Recherches bibliographiques

1, rue de l'Industrie - 2114 Fleurier
Téléphone (038) 61 1324

LES
LIVRES

René Cruse

LA FAUTE AU
PASTEUR CRUSE



Aux éditions «les lettres libres», dans la nouvelle collection politique «Optiques», René Cruse, ancien pasteur, publie un livre où, à travers son cheminement de l'aristocratie bordelaise à son engagement antimilitariste, de ses rages de pasteur à un «athéisme chrétien», il se donne pour objet de désacraliser la raison d'Etat.

En quête de cohérence entre la pensée et l'action, René Cruse transgresse l'idéologie religieuse, génératrice de conflits, ce que la société ne lui a pas pardonné. D'où le titre de l'ouvrage: «la faute du pasteur Cruse».

Ce livre, pour Jean Ziegler, auteur de la préface, «rugit comme un torrent, il charrie les souvenirs les plus contradictoires». C'est une critique impitoyable de notre société militarisée, et, pour Jean Jacquain, c'est aussi «le récit de la libération d'un homme, joyeuse et douloureuse — pour lui, pour les autres. Ce n'est pas un livre de bonne compagnie au sens militaire du terme. Seulement un livre vrai. Cela commence à se faire rare.» Dans cet ouvrage, René Cruse argumente et instruit aussi une question vitale pour notre époque: «le monde libre veut-il la guerre?»

Vous trouverez ce livre à la Librairie Rousseau, 7, rue Lissignol à Genève, à la Librairie du Boulevard, Bd. du Pont d'Arve à Genève, à la Librairie «Que Faire?», Place des Grottes à Genève.

Mais vous pouvez le réclamer à votre libraire habituel en mentionnant que cet ouvrage est distribué par PAYOT Lausanne.

PUBLICITÉ
GENEVOISE

ASSOCIATION
POUR LES DROITS
DE LA FEMME

Deux conférences-débat dans la perspective des élections municipales de 1987
Institut national genevois
1, promenade du Pin

Première conférence

Mercredi 5 novembre 1986 à 20 h 30

M. Claude ULMANN

ancien président du Conseil municipal de la Ville de Genève

expliquera la loi qui régit les communes et notamment les relations entre les autorités communales, d'une part et les autorités cantonales et fédérales, d'autre part.

La conférence sera suivie d'un débat.

Deuxième conférence

Lundi 10 novembre 1986 à 20 h 30

Mme Sabine ESTIER

Journaliste à la «Tribune de Genève» animera un débat avec les responsables des listes des partis actuellement représentés au Grand Conseil après leur exposé sur le thème: La stratégie des partis concernant la représentation féminine et le recrutement des candidates.

ENTRÉE LIBRE AUX DEUX CONFÉRENCES

18-76271